

**Élisabeth
Badinter**

L'avenir androgyné

Il y a quelques années, l'écrivaine et philosophe Élisabeth Badinter s'attaquait, avec son essai *L'Amour en plus*, au mythe de l'amour maternel, intouchable et éternel. Son dernier livre, *L'un est l'autre*, paru à Paris au printemps, suscite des controverses encore plus houleuses. C'est que l'auteure, cette fois, s'en prend au tabou de la complémentarité des sexes, tout aussi «naturelle». Selon elle, le patriarcat quasi décédé, nous nous acheminons vers l'ère de l'androgynat, de la grande ressemblance des sexes.

Avant d'arriver à cette hypothèse, Badinter développe hardiment, mais avec une irréprochable rigueur, une analyse de l'histoire des relations hommes-femmes depuis les débuts de l'humanité.

D'abord, dans la partie *L'un avec l'autre*, elle décrit les 30 000 années qui vont du paléolithique à l'âge de fer... et remet en cause l'anthropologie traditionnelle tenant d'un patriarcat «naturel»: dans une complémentarité des sexes sans hiérarchie, les hommes, n'ayant pas encore «découvert» leur rôle dans la reproduction, respectent et adorent la femme mère et déesse, maîtresse de l'agriculture et de la fécondité.

Avec l'âge des métaux, les hommes confisquent les pouvoirs féminins, s'inventent des dieux hommes, à leur image, et entreprennent l'érection du patriarcat absolu basé sur le contrôle de la fécondité des femmes, l'autorité du père et la division sexuelle du travail. Ces quasi 4 000 ans de *L'Un sans l'autre* se termineront avec la Révolution française et ses principes égalitaires.

Badinter montre en 3^e lieu, dans *L'Un est l'autre*, comment, depuis 1789 et surtout depuis 20 ans, avec la contraception libératrice et la montée du travail salarié des femmes, le patriarcat n'en finit plus d'agoniser. Elle invoque la mode unisexe, la virilisation des femmes et la féminisation des hommes, Boy George et Prince, les mères porteuses et les hommes maternants de *Trois hommes et un couffin*, etc., pour ensuite annoncer une mutation profonde de l'humanité, un avenir androgyné où les hommes pourront volontairement «tomber enceints¹», où chacun-chacune pourra exprimer sa bisexualité congénitale et où l'amour-tendresse remplacera l'amour-passion.

Nous sommes androgynes depuis toujours. Seulement, notre éducation a éliminé cette réalité parce qu'elle faisait peur.

À cette provocation, comparable selon certains au *Deuxième sexe* de Beauvoir et best-seller numéro un de l'été, les médias français, toujours forts en gueule, ont répondu par une surenchère de pages ironiques ou sérieuses sur «Ces hommes qui veulent enfanter» (*Nouvel Observateur*) ou sur le thème de la guerre des sexes (*L'Express*, *Le Point*). Tous achoppent à un point: que, selon Badinter, la fameuse «passion» disparaisse au profit de la tendresse déplaît autant au *Monde* («un avenir bien triste et bien tiède») qu'à *L'événement du jeudi*, où Jean Baudrillard dénonce la tendresse, «cet avatar du mouvement de libération des femmes», «la forme la plus basse en termes de relation amoureuse».

Il reste que *L'Un est l'autre* est aussi un bon «prétexte à penser» pour les féministes. D'abord les femmes, même les Occidentales, ont-elles vraiment acquis, comme le prétend Badinter, le contrôle de leur fécondité, quand on sait tous les effets néfastes de la contraception dure et la fragilité de leur accès à l'avortement? Ensuite, quelle infime proportion d'entre elles, surtout dans les pays ou les classes défavorisés, a vraiment plus de pouvoir qu'il y a 30 ans? Pour plusieurs, féministes en tout cas, le patriarcat est loin d'être mort et le pouvoir, comme le langage, est toujours masculin.

Ensuite, l'avenir: que les hommes «ordinaires», à la suite des hommes de science, en viennent à maîtriser la reproduction n'est pas forcément une idée rassurante. Le nombre de pères responsables augmenterait peut-être d'autant, mais cela évoque à première vue une autre lutte de pouvoir, la reprise plutôt que la fin de la guerre des sexes.

Enfin, il y a quand même dans cette séduisante idée d'androgynie² quelque chose de dur à avaler pour des féministes qui misent depuis 15 ou 20 ans sur la différence et cherchent partout, dans l'écriture, l'art, le cinéma, à développer la spécificité du féminin.

Questions à courte vue? Peut-être. Élisabeth Badinter, de passage au Québec du 25 au 29 septembre, y reviendra sans doute pendant la conférence prévue. Il y a quelques semaines, à Paris, elle répondait de bonne grâce à Diane Tremblay et à *La Vie en rose*.

F.G.

DT: Vos recherches vous ont amenée à conclure à une évolution des rapports sociaux entre les hommes et les femmes qui tendrait vers un rapprochement, voire une élimination de la dualité des sexes: ce modèle est-il réservé à certaines catégories sociales, certaines sociétés, ou est-ce une tendance émergente, en voie de devenir dominante partout?

EB: C'est à la fois une tendance émergente, qui, je suppose, va s'accroître, et en même temps, ce n'est pas une tendance réservée à une élite ou à une classe favorisée des sociétés occidentales.

Par exemple, quand on regarde les statistiques de divorce, on voit que ces statistiques concernent toutes les classes de la société, pas seulement les gens favorisés. Les employé-e-s sont une des classes sociales qui demandent le plus le divorce, et ce sont surtout les femmes qui le demandent en général. Il y a aussi beaucoup d'ouvrier-e-s et même des gens du monde agricole qui sont concerné-e-s. En lisant une étude récente sur le monde agricole, j'ai été frappée de voir à quel point les agricultrices ne veulent plus avoir la vie de leurs mères.

C'est vrai que certaines classes évoluent plus doucement que d'autres; c'est vrai qu'il y a des freins plus importants dans certains milieux sociaux. Mais cette tendance que je décris concerne toutes les classes de la société avec, bien sûr, des différences de l'une à l'autre. Il est vrai que j'accroche cette tendance, mais c'est aussi vrai que cette tendance est ancrée partout.

Dans mon livre, je parle des sociétés démocratiques occidentales, excepté le Japon qui n'a pas la même évolution, mais cette tendance à l'homogénéisation concerne aussi bien les pays de l'Est. Quand on regarde les courbes de hausse des divorces, de baisse des mariages, d'enfants nés hors du mariage par exemple, on constate qu'elles ont les mêmes formes dans les pays de l'Est. On pourrait donc dire que cette tendance concerne l'ensemble des pays industrialisés, sauf le Japon.

DT: Comment cela s'explique-t-il?

EB: Je crois que la raison en est que tous ces pays baignent depuis assez longtemps, deux cents ans pour beaucoup, dans l'idéologie de l'égalité. Quoi qu'en aient fait les pays de l'Est, les racines de cette évolution, c'est «liberté, égalité, fraternité», cette devise qui reste une espèce d'utopie motrice.

DT: Mais peut-on parler d'égalité lorsque persiste, dans beaucoup de familles ou de ménages, une forte division sexuelle du travail?

EB: Ce qui nous semble, à vous ou à moi, une évolution très lente, parce que les femmes sont victimes de cette lenteur, semble extrêmement violent, très brutal à d'autres, notamment aux hommes. Et c'est effectivement un changement très brutal au regard

de l'évolution des moeurs dans l'histoire. Il a fallu cent ans pour passer du modèle de la mère du XVIII^e siècle, une bonne mère tout dévouement, toute tendresse, à la réalité des mères dans les sociétés d'aujourd'hui.

Les grandes révolutions des moeurs se font sur plusieurs décennies. Nous, nous évaluons tout au regard de notre propre vie. On se dit qu'on aura tel âge et que ce n'est toujours pas achevé. C'est normal, puisque des mutations d'une telle ampleur prennent du temps. Je trouve que déjà en quinze ans, c'est fantastique l'évolution que nous avons connue. Même avec les pesanteurs, même si l'évolution n'est pas achevée et complètement intégrée dans les pratiques et même si pour nous, ça semble trop lent. Je connais beaucoup d'hommes pour lesquels l'évolution a été très brutale et qui sont complètement déboussolés.

DT: Ils n'ont pas vu venir?

EB: Pas du tout. C'est même une évolution contre leurs traditions et donc, pour eux, ça va trop vite. Je pense que du point de vue idéologique, l'égalité des sexes est complètement acquise. Du point de vue de la pratique, il faudra encore se battre pendant quelques décennies pour l'intégrer dans les mentalités et les pratiques quotidiennes. Mais les fondements théoriques, idéologiques et moraux du patriarcat sont bel et bien morts. Par exemple, l'idée d'enlever aux femmes la maîtrise de leur corps, l'idée du mariage comme échange de femmes entre deux familles, c'est terminé. Donc, objectivement, les fondements du patriarcat sont morts. Et, juridiquement, dans les textes, la femme est l'égal de l'homme. Maintenant, il faut appliquer tout ça et ça ne se fera pas en deux jours. Il faudra encore trois à quatre décennies, à mon avis.

DT: Vous dites aussi qu'il y a perte de passion et de désir dans les relations hommes-femmes, mais qu'on y gagne en tendresse et en complicité. Le tableau que vous brosez de ces nouvelles relations amoureuses n'est-il pas un peu «tristounet», plus proche d'une relation amicale, voire d'une relation frère-soeur ou mère-enfant?

EB: Je ne trouve pas ça triste du tout. Je crois même qu'on arrive à l'essentiel. Quand on parle de passion et d'amour passionnel, il ne faut pas oublier que dans passion, il y a passivité, aliénation, altérité, et que la passion proprement dite implique une sorte de guerre des sexes. La passion ne peut se développer que s'il y a des interdits, des obstacles à la satisfaction de la passion. Or, il n'y a pas d'obstacles aujourd'hui. Le désir existera toujours, le coup de foudre existera toujours... mais regardez comment les jeunes vivent ça. Le désir existe, il est aussitôt satisfait, comme si ce n'était pas l'essentiel. La vie sexuelle équilibrée c'est important, je ne le nie pas, mais l'amour pour les jeunes couples, c'est de trouver son double, son «alter

La séduction ne vient plus du mystère mais de l'authenticité. Nous n'avons qu'une hâte: déposer les armes pour tester la complicité.

ACCEPTATION GLOBALE

François Benoit
Philippe Chauveau

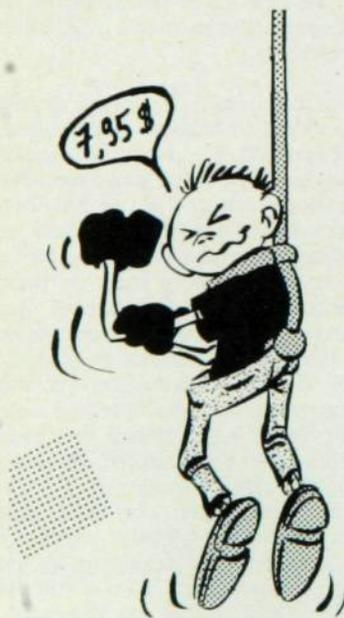


« L'humour porte à tout coup! »
Danièle Rudel-Tessier, *Châtelaine*.

« Le livre le plus rafraîchissant depuis *Le Matou*. » Jacques Dufresne, *La Presse*.

« Bitterly funny and deadly accurate... » Benoit Aubin, *The Gazette*.

« Un petit bijou de livre. » Lysiane Gagnon, *La Presse*.



Boréal

ego», c'est-à-dire non pas d'entretenir le mystère, de jouer à la petite guerre, mais au contraire de chercher la connivence. Ce qui est important, c'est de pouvoir tout dire à quelqu'un, de se déshabiller affectivement. Au fond, les jeunes ont très vite envie d'en arriver au «conjugalisme». D'ailleurs, une récente enquête du *Monde* portant sur les jeunes qui se mettent en situation de conjugalisme confirme cette tendance: une recherche de tendresse, de transparence dans les rapports, non pas l'amour-passion. Et je crois qu'à partir du moment où la conquête du corps de l'autre n'est plus un objectif inaccessible, mais facilement réalisable, c'est l'amour, l'entente des coeurs qui devient l'essentiel.

Contrairement à la tradition et à ce qu'on dit d'habitude, à savoir que l'érotisme a besoin de la passion, je pense que si notre vie érotique n'était satisfaite que dans les moments de grande passion, elle serait bien pauvre. Je crois au contraire que l'érotisme se nourrit de la tendresse et que celle-ci est un moteur formidable de l'érotisme, ce qui n'est pas du tout en conformité avec la vision traditionnelle.

Ce que je constate, c'est que les grands romans d'amour du passé, c'était, pendant 300 pages, comment arriver, en dépit des obstacles, à la possession de l'autre. Aujourd'hui, ce qui est important, c'est comment l'un et l'autre vivent ensemble. Ce qu'on recherche, c'est la compréhension affective, c'est d'être materné par l'autre.

DT: *Le retour à l'image de la femme-mère?*

EB: Non, d'autant que la femme veut être maternée par l'homme. Elle attend de la tendresse de l'homme. La tendresse est d'essence féminine, mais elle appartient aussi à l'homme.

DT: *Et les femmes auraient permis ou incité les hommes à exprimer davantage cette tendresse?*

EB: Oui, absolument. Auparavant, la société leur interdisait de l'exprimer. Un mec viril, ça ne pleure pas, ce n'est pas féminin, etc. Toute leur éducation visait à leur faire étouffer cette féminité. Et je crois que maintenant qu'ils commencent à la découvrir, grâce à l'impulsion des femmes, des rapports nouveaux se développent.

La tendresse, c'est superbe, vous savez. Ce n'est pas fade, ce n'est pas gris, c'est superbe. Et à mon avis, l'érotisme se nourrit de tendresse. Il faut casser avec l'image de la maman et de la putain, et d'ailleurs, je crois que cette image s'estompe.

À partir du moment où l'on considère, dans nos sociétés, qu'il n'y a rien de plus naturel et légitime que les gens fassent l'amour, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'obstacle, la religion n'ayant presque plus de poids, cette évolution est normale.

Regardez les jeunes. On a de grands enfants, on trouve normal qu'ils vivent avec leur copain-copine. Ils vivent en conjugalisme, ils vivent collés l'un à l'autre, du matin au soir! C'est conjugal, ça! Il n'y a plus d'obstacle à la sexualité. Ils font ce qu'ils veulent parce qu'on considère que c'est une

satisfaction normale et légitime. L'érotisme est donc différent.

DT: *Dans votre livre, vous attachez beaucoup d'importance à la procréation dans la définition de l'être «femme»; vous indiquez que la diminution du rôle de la procréation dans la vie des femmes est fondamentale dans l'évolution vers une ressemblance très forte entre hommes et femmes, voire une élimination de la dualité des sexes. La procréation est-elle si fondamentale dans la définition ou l'identité des femmes?*

EB: La variable fondamentale qui définit le rapport hommes-femmes depuis 3 500 ans, c'est qui détient le pouvoir de la procréation. Depuis les origines jusqu'à aujourd'hui, même si aujourd'hui ce n'est pas un débat conscient, ouvert, il reste que c'est toujours autour de la procréation que s'exercent les conflits de pouvoir entre les hommes et les femmes. Il est vrai qu'aujourd'hui les femmes ont un pouvoir absolu sur la procréation, mais aussi sur celle des hommes. Elles maîtrisent la paternité des hommes. Leur pouvoir n'a jamais été aussi fort.

Mystérieusement, et ça, c'est sans précédent historique, les femmes ont tout pouvoir sur la procréation et pourtant, elles ne veulent pas de matriarcat, parce qu'elles ne veulent pas identifier leur vie de femme à leur vie de mère, et que la maternité reste un aspect de la vie des femmes sans être le tout de leur vie. De plus, les femmes n'ont pas besoin de se servir de la maternité pour exercer leur pouvoir sur la société, comme dans un hypothétique matriarcat.

DT: *Au moment de la sortie de votre bouquin, les médias, notamment le Nouvel Observateur, ont largement repris le thème du désir de procréation de l'homme. La possibilité que les hommes enfantent vous paraît-elle être un sujet de débat sérieux, et quel sens revêt ce débat?*

EB: Pour moi, il ne s'agit pas d'un gadget médiatique: c'est la perspective la plus sérieuse à laquelle nous soyons confronté-e-s. Je suis frappée des réactions à cette idée. C'est souvent la rigolade: on pense que c'est de la science-fiction et que ce n'est pas la peine d'y réfléchir. Cette idée fait tellement horreur qu'on la rejette comme impossible et que l'on s'abstient d'y réfléchir. Or, je crois qu'il n'y a pas de problème plus urgent sur lequel il faille réfléchir parce que s'il y a une procréation masculine, c'est un renversement radical de notre sentiment d'identité sexuelle à tous, hommes et femmes. Ce serait le plus grand déni de nature que l'*Homo sapiens* ait jamais commis. Ça me fait terriblement peur, non pas pour des raisons physiologiques, mais essentiellement d'un point de vue psychologique, c'est-à-dire à cause du bouleversement de notre sentiment d'identité. Ça me fait peur pour cette raison et non parce que ce serait en quelque sorte le «vol», par les hommes, d'une activité spécifiquement féminine. Je pense que même s'ils portent des enfants, les hommes auront toujours besoin des femmes et le couple sera toujours nécessaire... Les êtres humains ont besoin d'amour pour vivre et ce besoin d'affectivité se satisfait à deux.

La ressemblance homme-femme inaugure une révolution radicale à laquelle il faut se préparer.



DT: Alors, où serait le problème de la procréation masculine?

EB: Un seul homme enceint, et la définition de l'homme mammifère, c'est-à-dire un vertébré dont la femelle allaite les petits, serait caduque. Je trouve que le problème doit être pris au sérieux et qu'il faut y réfléchir a priori, et non a posteriori.

Le sondage du *Nouvel Observateur*¹ m'a d'autant plus inclinée à le penser qu'il a fait apparaître quelque chose que je ne mesurais pas du tout dans mon livre, à savoir le désir de grossesse chez certains hommes. Je vois bien le conflit de pouvoir autour du thème de la procréation, mais je ne voyais pas l'importance de ce désir de grossesse. Je me suis demandé pourquoi tant d'hommes, jeunes, se disent intéressés et seraient même volontaires pour porter un enfant. Je pense que l'explication de ce nouveau désir, c'est que la grossesse a radicalement changé de sens depuis qu'existe la contraception.

Avant, les femmes portaient leurs enfants, qu'elles les aient voulus ou non, avec beaucoup de troubles secondaires. Il y a 30 ans, la grossesse était associée à vomissements, évanouissements, etc. C'était une sorte de maladie, qui se terminait dans un processus sanglant, des hurlements, des cris, enfin l'horreur. Tant et si bien qu'à l'époque, les hommes se disaient: «Dieu merci, nous n'avons pas à porter les enfants. Elles portent les enfants, nous faisons la guerre.» Dans les deux cas, il y avait une sorte de symétrie de la douleur, du risque de mort.

Avec la contraception, les progrès de l'accouchement, les femmes ont de moins en moins de problèmes secondaires. Finalement, la grossesse n'apparaît plus comme une maladie, mais comme un moment d'épanouissement, une expérience de plénitude enviable. Je pense que les jeunes hommes commencent à se dire qu'il y a là une expérience qu'ils voudraient aussi connaître. Dès lors qu'on partage tout avec les femmes, qu'il n'y a pas une seule activité qui nous soit réservée, pourquoi auraient-elles le privilège exclusif d'enfanter? Il y a là un désir tout à fait neuf, qui aurait fait rire nos grands-pères, mais qui existe bien parce que la grossesse a changé de sens.

DT: Mais n'est-ce pas aussi, sinon surtout, une tentative de s'approprier un lieu de pouvoir, le seul peut-être qui soit propre aux femmes?

EB: Oui, exactement. Et pourtant, on ne peut pas dire que les femmes aient abusé de leur pouvoir. Dans la majorité des cas, les

femmes font des enfants en accord avec leurs compagnons. Il y a des exceptions bien sûr, mais dans l'ensemble, elles ont plutôt partagé ce pouvoir. Mais je pense qu'à long terme, peut-être dans 15 ans, il est possible que les hommes ressentent durement leur totale absence de responsabilité en matière de contraception, comme de procréation. Ils sont les objets des femmes dans ce domaine. Alors peut-être sous les meilleurs prétextes, chercheront-ils à se donner les moyens d'avoir des enfants sans les femmes. Et je crois que le meilleur prétexte serait la stérilité des femmes.

DT: On lie à une recherche de pouvoir le désir des hommes d'enfanter, mais est-ce que vous pensez qu'il existe un «amour paternel» spécifique, qui se présenterait aussi sous des formes nouvelles?

EB: Oui, et je crois que les femmes ne sont pas étrangères à l'apparition de cette revendication et de ce désir paternels. Je crois que le fait que les femmes aient fait entrer les hommes dans la nursery, dans la salle d'accouchement et même dans la salle de préparation à l'accouchement leur a fait découvrir le désir de procréer, le plaisir du contact charnel avec le bébé. Je ne dis pas que tous les hommes éprouvent ce désir, car il n'y a pas plus d'instinct paternel que d'instinct maternel, mais c'est une nouvelle partie de leur sensibilité qui commence à être mise à jour. Et ça, ils le doivent aux femmes.

DT: Vous parlez de l'instinct maternel, dont traitait un de vos précédents livres, *L'Amour en plus*; n'y a-t-il pas une certaine continuité entre ces deux essais?

EB: Tout à fait. D'ailleurs, à la fin de *L'Un est l'autre*, je dis voir venir une maternité de plus en plus culturelle, simplement parce qu'avec ces nouvelles techniques de procréation, avec ce problème de stérilité masculine et féminine de plus en plus important, on va vers une plus grande scission entre le biologique et l'éducation. Le scénario selon lequel une femme peut donner un ovocyte, une deuxième peut porter l'embryon, une troisième peut élever l'enfant, fait éclater le concept de maternité.

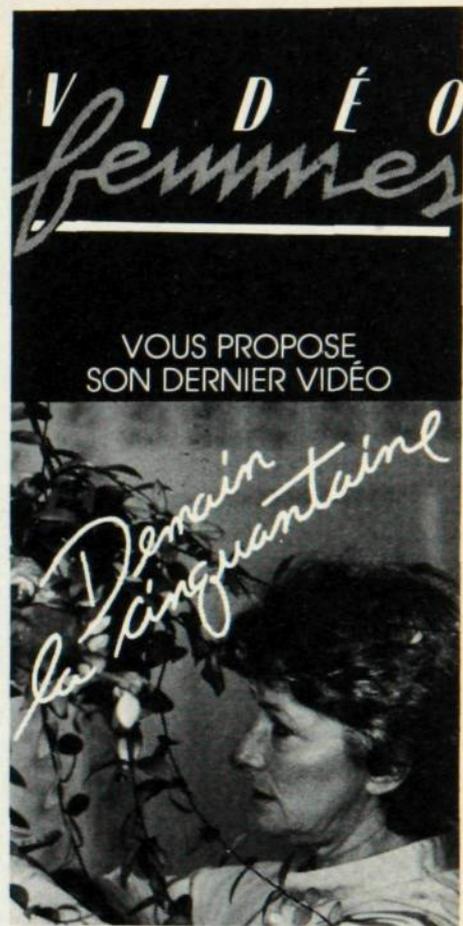
Je sais bien que la majorité des femmes continueront d'avoir leurs enfants selon le schéma naturel, mais quand on sait qu'en France, il y a 20 000 couples stériles, soit un sur cinq, on est forcé de prendre en considération ces nouveaux types de maternité. ✕

Les phrases citées en exergue sont tirées du *Nouvel Observateur* du 25 avril et d'*Elle* d'avril.

1/ Par l'implant dans l'abdomen d'un ovule fécondé in vitro, au risque d'hémorragies mortelles au moment de «l'accouchement» par césarienne.

2/ Avez-vous lu *La Main gauche de la nuit*? L'écrivaine américaine Ursula Le Guin y inventait une société unique, et passionnante en termes de rapports humains, composée d'androgynes hermaphrodites, chacun tour à tour mâle ou femelle, fécondé-e ou fécondateur-trice, au gré d'un rythme menstruel inégal.

*L'homme porteur, l'homme enceint: cela arrivera, j'en suis sûre!
Et ce sera plus extraordinaire que de marcher sur la lune.*



VOUS PROPOSE
SON DERNIER VIDÉO

UNE FICTION DE
45 MINUTES SUR LA
MÉNOPAUSE

PLUS

★ 24 ★

NOUVEAUX TITRES
EN DISTRIBUTION

DEMANDEZ
NOTRE ANNEXE AU
RÉPERTOIRE

★ '84 ★

À
VIDÉO FEMMES
56, rue St-Pierre,
local 203
Québec, Qc
G1K 4A1

(418) 692 3090